

Vacances de Monsieur Marcillaud à Chatelus le Marcheix en 1944

Je suis né de parents creusois. Mon père, maçon, faisait partie d'une famille de onze enfants. Parmi les nombreux oncles et tantes que j'avais un peu partout dans la région, je me souviens bien de mon oncle Léon Meynet résidant à Châtelus ; il était le propriétaire, dans le bourg d'un hôtel-restaurant, l'actuelle auberge, et de la ferme située juste derrière, avec une dizaine de vaches et de chevaux. Mon oncle, en plus de son activité hôtelière, était maquignon, c'est à dire marchand de bêtes.

En 1944, la France était occupée par les allemands. Les événements militaires du moment avaient incité le gouvernement de l'époque à arrêter l'année scolaire début juin. Comme tous les ans, dès les vacances arrivées, je fis mon sac pour passer ces mois estivaux de vacances avec ma famille ; je me rendis à la gare d'Austerlitz prendre le train pour Vieilleville et de là, rejoindre à pieds Chatelus le Marcheix. Cette année-là, j'avais 16 ans.

Mon train était en gare, une grosse locomotive à vapeur en tête de convoi, comme cela se faisait à l'époque. Avant le départ, deux agents la SNCF, un de chaque côté du convoi, sonnaient chacune des roues des voitures. A l'heure prévue, notre train quitta la Gare d'Austerlitz, évitant les voies bombardées, utilisant celles de marchandises ceinturant Paris. Nous allions en direction de Lyon, empruntant la ligne du PLM (Paris-Lyon-Marseille). En gare de Laroche Migenne, changement de locomotive. A Saint-Germain des Fossés, une seconde locomotive à vapeur fut attelée à la première ; interdiction de descendre sur les quais (plus tard nous comprimes pourquoi). Puis notre train démarra et prit la direction d'une ligne de prestige, celle du Lyon-Bordeaux, voie unique traversant les contreforts du Massif central.

Nous fûmes stoppés en gare de Lavaufranche car les maquisards avaient fait sauter les voies quelques kilomètres plus loin, ayant appris que les allemands avaient fait ajouter à notre train « civil » des wagons plate-forme avec armements, chars, canons et leurs servants. Nous comprimes alors le motif de l'interdiction de descendre de nos compartiments en gare de Saint-Germain des Fossés. Une rotation de camions nous conduisit alors en gare de Moulin où nous passâmes une très longue nuit, assis sur des bancs de bois. Pendant cette attente, un corps de la milice qui se trouvait parmi nous paraissait très énervé.

Le lendemain matin, nous montâmes dans un nouveau train composé de très vieilles voitures en bois à compartiments séparés. De longs marchepieds rustiques courraient tout le long de la voiture composée d'une dizaine de compartiments. Train en marche, les contrôleurs passaient de compartiment en compartiment par ce long marchepied extérieur. Le franchissement du viaduc de Busseau sur la Creuse fut très impressionnant. En effet, comme les maquisards avaient fait sauter une partie de ce long ouvrage en arc de cercle, il n'y avait plus de parapet. A très, très petite vitesse le train s'engagea. Calme et paisible, la rivière creuse s'écoulait une cinquantaine de mètres plus bas.

Vers 21 heures, je descendis, heureux, de ce tortillard ; la gare de Vieilleville était là. Ma tante Louise m'avait tout expliqué sur le parcours que je devais suivre à pieds pour me rendre à Chatelus, sur les villages et lieux dits que je devais traverser ; tout m'avait été décrit avec précision : « mais surtout méfies toi des chiens du hameau de Leychameau ». La peur aux mollets, je passais très rapidement dans ce village sans faire de bruit, puis les Cinq Routes, la Croix du Sud, Tournaud, Villepigue et enfin Chatelus le Marcheix où j'arrivais à 23 heures. Mélanie, la femme de Léon Meynet m'accueillit et je n'osais refuser le verre de vin rouge qu'elle me servit. J'avalais ce breuvage au parfum peu délicat ; j'aurais préféré un verre de grenadine.

A Chatelus, la vie de l'époque était vouée au travail ; jeunes hommes et femmes le savaient et tout fonctionnait sans aucun problème : lever vers six heures du matin autour d'une table ronde située devant le bar ; chacun prenait une assiette de soupe suivie de tartines de pain avec des grattons. Les tâches des uns et des autres étaient attribuées : fenaison, moissons et arrachage de pommes de terre pour finir. Pour soutenir ces travaux collectifs, quelques femmes devaient apporter aux champs vers 10-12 heures et 16 heures des paniers de victuailles.

Des bœufs ou des chevaux tiraient faucheuses et grandes charrettes remplies de foin ou de gerbes de blé. Les

greniers se remplissaient lentement du sol aux tuiles du bâtiment. Puis, fin juillet ou début août, la batteuse et une grosse chaudière à vapeur furent placées près de la grande porte de la grange de la ferme; on les tracta sur place grâce à une paire de vaches appartenant au futur « battu ». Le lendemain matin, Monsieur Bargo, propriétaire de la batteuse et de la chaudière, allumait l'âtre, vers sept heures ; bois et briquettes de charbon alimentaient un foyer déjà bien rouge. Une longue courroie reliait la chaudière à la batteuse.

Vers huit heures, un coup de sirène et chacun gagnait son poste de travail ; les gerbes de blés bien dorées étaient sorties de la grange, introduites aussitôt dans le ventre de la batteuse. Sur le côté de celle-ci, les sacs se remplissaient de superbes grains de blé bien dorés ; les grands sacs, pouvant contenir entre 50 et 80 kilos, étaient transportés vers le grenier à blé ; cet exercice laborieux se transformait en un concours du plus « costaud ». Pendant ce temps-là, la troupe de jeunes évacuait la barbouille (déchets éjectés de la batteuse).

Vers midi, la sirène de la locomotive à vapeur stoppait l'ardeur de tous ; après une très courte pause où chacun se restaurait et buvait, un nouveau coup de sifflet à vapeur renvoyait chacun à son poste de travail.

Vers 18 heures, tout ayant été battu, plusieurs coups de sifflet clôturaient le ballet des « pailleux ». S'en suivait une longue soirée joyeuse, très culinaire où se succédaient pâté en croûte et pommes de terre, viandes diverses ; clafoutis et autres pâtisseries-maison terminaient le repas. Tard dans la soirée, les rires les chants s'éteignaient ; chacun repartait heureux vers sa ferme, prêt à recommencer quelquefois le lendemain chez un autre cultivateur. Ainsi, les greniers à blé se remplissaient et par répercussion les bourses des paysans.

La vie rurale à Chatelus était bien réglée ; A quatre ou cinq heures du matin, Monsieur Ligat, le boulanger du village, faisait tourner son pétrin (déjà électrique), afin de préparer sa pâte et son four qu'il nourrissait en petit-bois préparé la veille par ses commis. Bientôt l'odeur de belles miches de pain blanc envahissait les alentours de la boulangerie.

Vers six heures du matin, le coq « en chef » du village, celui qui avait le plus beau cocorico, envoyait ses trilles dans l'air pur du matin. Aussitôt les autres coqs « subalternes » répondaient ; toutes les basses-cours du village s'éveillaient et les habitants aussi.

Vers sept heures, c'était la forge de Monsieur Parcellier qui entrait en action; de gros soufflets activés manuellement alimentaient un foyer où charbon et ferrailles rougissaient ensemble. Les battements des marteaux sur l'enclume annonçaient « l'éclosion » de futures charrues. Les paysans amenaient vaches et chevaux afin de les ferrer ; la pose d'un fer rougeoyant sur un sabot de cheval ou de vache était un spectacle impressionnant. La bête ne devait pas souffrir car elle ne bougeait pratiquement pas. Pour la vue, cela allait, mais pour l'odeur de la corne brûlée, je ne vous dis pas : une horreur repoussante. Les bruits des uns engendraient inmanquablement celui des autres et du haut en bas du bourg, les activités de chacun participaient à cette « symphonie » rurale.

Je ne peux pas oublier de vous décrire le cerclage des roues des grandes charrettes en bois réalisées par Monsieur Berger, seul charron du village. Le moyeu, superbe pièce centrale de la roue, était disposé au milieu de la route devant l'atelier et l'hospice Janisson. Les roues en bois étaient prêtes à recevoir leurs cerclages d'acier. A côté des pièces de bois déjà rassemblées entre elles, le grand cerclage d'acier entre 1.50 mètre et 1.80 mètre de diamètre était placé sur un lit de copeaux bientôt enflammé et amené au rouge cerise. Au commandement du charron, une dizaine d'hommes avec de très grandes pinces soulevait cette bande de roulements en acier. Toujours aux ordres du charron, le bandage était posé sur la roue de bois ; le refroidissement rapide engendrait flammes et bruits des pièces de bois qui se resserraient les unes aux autres. Cette opération terminée, tous les hommes se dirigeaient vers le bar de l'hôtel Meynet pour le refroidissement des glottes.

A l'époque, il y avait jour de foire une fois par mois dans le bourg. Lors de cette manifestation, une foule nombreuse, en habit de fête, se rassemblait dès le petit matin; les forains se retrouvaient épaule contre épaule le

long de la rue principale, depuis l'hôtel de mon oncle jusqu'à la maison Chénéraille, dans le bas du village. C'est à la foire que tous les fermiers de Châtelus venaient vendre leurs bêtes ou bien les échanger, après les avoir pesées sur la bascule municipale. Une fois les transactions conclues, vendeurs et acquéreurs se tapaient dans la main ; le règlement de l'opération se faisait tout de suite ou pas, mais il existait une entière confiance entre les uns et les autres. Je revois encore ces hommes vêtus de leurs blouses bleues plissées au milieu de leur bétail. Je revois aussi mon oncle sortant de sa blouse un portefeuille énorme pour honorer un achat qu'il venait de faire. Je revois enfin ce fermier qui venait à pieds des Côtes avec un jeune veau sur les épaules pour ne pas le fatiguer. Il y avait une ambiance formidable sur ces marchés ; on n'entendait parler que patois lors de ces réunions qui créaient beaucoup d'animations dans le village. Et puis, on allait d'un café à l'autre, du café Meynet au café Perrier, en passant par le café Bressy pour terminer au café Chénéraille.

A Châtelus, vis-à-vis de la boucherie Courtaud, il y avait l'abattoir « à porte ouverte ». On y tuait vaches, veaux, moutons, cochons une fois par mois. Derrière, il y avait de quoi faire des tripes et du saucisson ; c'était une boucherie d'époque. En face de l'hôtel Bressy, se trouvait la mercerie tenue par ma tante Eugénie Meynet, la sœur de mon oncle Léon. A l'intérieur, il y avait un comptoir en merisier de 5 à 6 mètres de long sur lequel elle étendait ses tissus ; le jour de bal à l'hôtel Bressy, la mercerie servait de vestiaire aux demoiselles et à leurs mères qui les accompagnaient.

Malgré cette période de guerre, les tâches journalières s'effectuaient selon un rituel ancestral. Cette harmonie paysanne se termina momentanément un jour de juillet 44 car le bouche-à-oreille annonçait l'arrivée d'une troupe allemande.

Rapidement, le Conseil municipal se réunit à la mairie; une partie de ses membres était pour une résistance armée et l'autre ne le souhaitait pas ; à l'issue de ce Conseil, il fut donc décidé de ne pas s'opposer à la venue de l'ennemi, avec les fusils que les habitants avaient cachés.

Le maquis, bien organisé, avait son PC installé dans l'hôtel Meynet. Mais à l'annonce de ce convoi, les maquisards quittèrent le jour même leur point d'attache. Toute la nuit suivant leur départ, mon oncle et ma tante ont alors fouillé, de fond en comble, l'hôtel pour voir s'il ne trainait pas un papier compromettant ; au cas où les Allemands auraient trouvé le moindre indice de passage du maquis, la maison aurait été incendiée, comme ce fut le cas à St. Martin-Ste Catherine ; c'est sûr et certain.

Le 18 Juillet 44, comme tous les matins, au cours du petit déjeuner pris autour de la table ronde devant le comptoir, Léon Meynet répartissait les tâches de chacun. Mon cousin et moi devions éclaircir et désherber une terre de raves et de betteraves ; celle-ci était située au Brouillat, dominant le pont enjambant le Thaurion. En fin d'après-midi, vers 16 heures, un bruit de voitures en convoi, ce qui était rare à l'époque, nous intrigua. Une colonne motorisée s'était arrêtée, avant de passer le pont. Des jumelles éclairées par le soleil étaient en train d'explorer les alentours. Debout dans la voiture de tête, un homme contrôlait l'horizon. Laissant nos tranches dans un sillon, nous partîmes par des traverses vers le barrage de l'Étroit. Au pied de celui-ci, de pierre en pierre, passant par le prés de Bayonnais à travers ronces et fougères, nous remontâmes jusqu'au hameau d'Arsouze ; une famille bien connue de mon cousin Pierrot nous hébergea pour la nuit.

Le lendemain matin, par le même chemin, nous allâmes récupérer nos outils. Quelle surprise : la terre avait été contrôlée, des traces de bottes étaient visibles. Nos outils sur l'épaule, nous prîmes la direction de la ferme de mon oncle. C'est là que deux soldats allemands nous arrêterent et l'un d'eux nous amena à l'hôtel Meynet où le commandement s'était installé ; très rapidement nous fumes relâchés.

L'hôtel Meynet était totalement investi. Les allemands avaient réquisitionné toutes les chambres donnant sur la façade, côté rue. Simone Smalbauch, une petite cousine de Léon Meynet était arrivée de Paris avec ses enfants Christiane et Jean-Louis occupaient une des chambres restantes. Pour ma part, je partis coucher au-dessus de la forge Parcellier ; je partageais le lit de Pierre Parcellier, mon cousin. Je revoie encore cet officier grand distingué prenant Jean-Louis, mon cousin âgé de trois ans, dans ses bras, essayant de nous faire comprendre que

lui aussi avait en Allemagne de petits-enfants.

Le soir même, toutes les entrées de Châtelus furent bouclées avec des herse agricoles réquisitionnées auprès de plusieurs agriculteurs des environs. On les retournait pour barrer la route. Ces « check-points » de fortune étaient placés sous la haute surveillance de deux hommes avec une mitrailleuse.

Le lendemain matin, je partis avec une dizaine de vaches, en direction du pré du Bayonnais, un panier au bras, rempli d'une miche de pain, de grattons et de fromage. Une grande demi-heure après, mes vaches et moi arrivions dans la merveilleuse prairie bordée sur toute sa longueur par un « gour » aux eaux claires. Côté Arsouze, un ruisseau sur lit de sable se jetait comme à regret dans le Thaurion. Côté barrage, bordant le pré, un autre ruisseau descendant des prairies de Saint Goussaud, cascadaït de pierre en pierre se jetant lui aussi dans le gour magique du Thaurion. Cette symphonie naturelle et perpétuelle résonne toujours 72 ans plus tard dans ma mémoire. C'est un endroit merveilleux, un paradis au bord du Thaurion où mon oncle avait un grand pré.

C'est ici que je suis parvenu au PC du maquis, installé dans une petite grotte servant d'abris à un groupe d'une dizaine d'hommes. Il y avait aussi, quatre prisonniers allemands, débottés, pris depuis quelque temps par les maquisards. Tout ce beau monde était nourri à la même enseigne, ravitaillé par quelques personnes du village avec des paniers remplis de victuailles. Je faisais moi aussi quotidiennement la jonction, avec mon troupeau, entre le bourg et la grotte afin d'amener de la nourriture à ses locataires. Mais, pour sortir de Châtelus, il me fallait bien sûr, pour être autorisé à franchir la herse, montrer mes papiers alors que le cheptel était sous surveillance d'un Allemand dans un pré juste à côté.

Un jour, alors que je remontais les vaches, j'ai vu se diriger vers moi deux grands gaillards. Il y avait un parachutiste (c'est la première fois de ma vie que j'en voyais un), avec tout son matériel sur les épaules, largué sans doute sur St. Goussaud par avion pendant la nuit ; à ses côtés, un maquisard qui avait été le récupérer. Tous les deux descendaient rejoindre la grotte, dans les bas-fonds eBayonnais. Panier vide vers 18 heures, je remontais les vaches dans leurs étables.

La vie continuait : Monsieur Goumy, le transporteur de voyageurs, sur la ligne Saint-Sulpice Laurière, la Souterraine, Chatelus le Marcheix (où était son garage) et Bourgneuf avait équipé l'un de ses cars d'un immense gazogène (cylindre en tôle d'environ 50 centimètres de diamètre sur une hauteur d'environ 1.50 mètre). Le bois était le combustible habituel. Dans le car, les conversations étaient toujours en patois.

Mon oncle avait deux fermes, son épouse lui ayant apporté en dot, une exploitation agricole à Tournaud. Il avait des terres là-haut qui s'étendaient jusqu'à la Croix du Sud. Un jour, nous étions en train de faire la moisson avec les bœufs et la faucheuse. Une dizaine de membres de notre famille y participait. Les femmes et les jeunes javelaient derrière la faucheuse, pour mettre en botte ; les anciens fauchaient et bottelaient: c'était le rituel classique d'une moisson. C'est alors qu'une voiture-plateau allemande arriva. Un officier en descendit et fit mettre en batterie une mitrailleuse sur le talus en bord de route, dans notre direction. Mon oncle alors cria « que personne ne s'arrête de travailler, que personne ne coure ». On a donc continué normalement à couper le blé, à javeler et bottelet. Cette ambiance fort tendue a duré une demi-heure environ ; puis les Allemands sont repartis. Mais il faut dire que si jamais l'un d'entre nous avait fui en courant, alors toute la famille aurait été mitraillée.

A la gendarmerie, il y avait une brigade de quatre gendarmes et d'un adjudant. Parmi les quatre gendarmes, deux étaient « pro-Vichy » et deux étaient « pro-maquis ». Les « pro-Vichy » partaient en tournée dans les campagnes. Les femmes qui étaient prises sur le chemin avec du beurre ou des choses qu'elles ne devaient pas avoir dans leur sac, voyaient leur bien confisqué. Les deux gendarmes « pro-maquis » et Madame Judet, qui disait-on, avait caché des maquisards, ont été dénoncés à la milice qui, un jour, est venue les chercher pour les amener à Bourgneuf dans la tour Zizim. Quelques semaines plus tard, au moment de la déroute, alors que la milice se repliait avec tous ses prisonniers de Bourgneuf vers Limoges, le convoi fut attaqué sur la route : le maquis réussit, au cours de cette opération, à libérer les deux gendarmes et Madame Judet. Quant aux deux gendarmes « pro-Vichy », ils ont un jour disparu et on ne les a jamais retrouvés.

Lorsqu'un étranger descendait dans un hôtel de Châtelus, il était contraint de remplir une fiche signalétique où il devait indiquer son nom, son adresse et sa date de naissance, préciser d'où il venait et où il allait. C'était une formalité imposée par le régime de Vichy. Tous les matins, les hôteliers devaient donc aller à la gendarmerie déposer ces fiches de renseignement. Un jour, dans l'hôtel Meynet, quelqu'un est arrivé ; il a déclaré son nom, puis indiqué, comme moyen de locomotion : « parachute », venant de : « Londres », allant je ne sais où. Il faut dire que nous étions dans la phase finale de la guerre, le maquis gagnait partout et les gendarmes étaient devenus plus tolérants. Cette histoire a fait le tour du village et fait rire bien du monde.

La troupe allemande resta peu de temps dans Chatelus, peut-être une quinzaine de jours ; puis elle repartit, en Aout 44, comme elle était venue ; les maquisards avaient eu la sagesse de ne pas intervenir. C'est alors qu'on a vu passer, par vagues à Chatelus, des soldats en moto, même à vélo ; ils remontaient vers le Nord pour rejoindre St. Goussaud ; c'était la débandade allemande. Le maquis capturait sur la route ces fugitifs ; nombre d'entre eux sont restés chez nous pendant quelques années après le conflit, comme prisonniers de guerre pour contribuer aux travaux de la ferme.

Les foires mensuelles reprenaient dans le village, les paysans des environs descendaient leur bêtes sur le champ de foire ; la bascule municipale pesait à nouveau veaux, vaches, cochons ; les mains se topaient entre acheteurs et vendeurs, les portefeuilles se gonflaient ou se dégonflaient ; beaucoup d'hommes avaient revêtu leur grande veste plissée comme une jupe de femme ; Chatelus revivait ; les « canons » petits verres de vin blanc ou rouge s'entrechoquaient puis disparaissaient dans les gosiers.

La reprise des classes se faisait début octobre. Quelques jours avant la rentrée scolaire, le car de Monsieur Goumy me déposa en gare de Saint-Sulpice Laurière. La remontée en train fut longue et quelques huit heures plus tard, je renvoyais la gare de Paris Austerlitz.